Genèses

Éric Brian, *La mesure de l'État. Administrateurs et géomètres au XVIIIe siècle*

Monsieur Christian Topalov

Citer ce document / Cite this document :

Topalov Christian. Éric Brian, *La mesure de l'État. Administrateurs et géomètres au XVIIIe siècle*. In: Genèses, 20, 1995. Histoire politique, histoire du politique. pp. 167-168;

https://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1995_num_20_1_1708_t1_0167_0000_5

Fichier pdf généré le 14/05/2018

Livres

■ Christiane Demeulenaere-Douyere

Paul Robin (1837-1912). Un militant de la liberté et du bonheur, Paris, Publisud, 1994, 478 pages.

C'est en consultant et classant des fonds consacrés à la bienfaisance, que C. Demeulenaere-Douyère, archiviste paléographe de son état, a pris connaissance d'une expérimentation pédagogique originale, faite à l'orphelinat de Cempuis (Oise) dans les années 1880, sous la direction d'un personnage méconnu, Paul Robin.

Paul Robin, né en 1837 dans une famille de la bonne bourgeoisie attachée aux affaires maritimes, se passionnera très tôt pour les sciences d'observation de la nature qui le mèneront à l'École normale supérieure de Paris. Devenu enseignant, mais très rétif à accepter les contraintes des institutions en place, il reprendra à son compte, au cours d'un séjour en Belgique, les fondements d'un nouveau type d'éducation dénommée «éducation intégrale». Il exprimera, sans grand succès, ces idées auprès des militants de la première Internationale dans laquelle il s'implique durant plusieurs années, pour finalement la quitter en 1871 après avoir choisi le parti de Bakounine plutôt que celui de Marx. Après quelques années d'errance en Angleterre où il s'initie aux théories néomalthusiennes, la mise en place des lois scolaires de la IIIe République sous l'impulsion de son ami Ferdinand Buisson, va lui permettre de mettre en pratique durant près de quatorze ans, «l'éducation intégrale au quotidien» à l'orphelinat de Cempuis, institution subventionnée par le conseil général de la Seine et pouvant compter jusqu'à deux cents orphelins.

Dans les meilleures pages d'un livre très clair, l'auteur décrit l'organisation de l'établissement fondé sur un idéal communautaire prenant comme modèle la famille naturelle, développant la coéducation dans la mixité, un enseignement mutuel, varié et attractif. Une attention particulière est portée au corps, à l'hygiène et à la santé : les ambitions de Paul Robin semblent avoir été à la hauteur des résultats si l'on se fonde sur les prix obtenus dans les concours d'éducation physique ou sportive par ceux dont il a la charge. Le travail manuel à finalité professionnelle est très diversifié sans négliger l'éducation intellectuelle qui, outre l'acquisition des apprentissages fondamentaux, met l'accent sur les sciences d'observation et les disciplines artistiques comme le dessin et la musique. Pauline Kergomard, inspectant l'orphelinat en 1892, admirera ce point.

Mais toutes ces activités se réalisent sans référence à Dieu, aux religions ou à la patrie. C'est ce qui servira de prétexte au renvoi brutal du directeur à la suite d'une campagne de presse et d'un chantage politique bien mis en valeur par l'auteur.

Dès lors, Paul Robin, âgé de 58 ans, va se consacrer jusqu'à sa mort à une propagande très active pour les idées néomalthusiennes en fondant la Ligue de la régénération humaine. Par des brochures, des conférences, des interventions publiques, il se prononce pour la contraception, pour une libre maternité décidée et contrôlée par la femme égale de l'homme et, délibérément, contre le mariage et la reconnaissance de la paternité. Il prône avec vigueur la limitation des naissances, condition nécessaire et presque suffisante à ses yeux, pour parvenir à une révolution sociale. Il s'insurge en particulier, contre la dégénérescence qu'il voit à l'œuvre dans la société et s'affirme un partisan résolu de l'eugénisme. Ces prises de positions parfois énoncées fort abruptement, rencontrent l'adhésion de certains anarchistes, mais une audience partagée dans les milieux socialistes ou libres penseurs.

Amer, malade et enfermé dans une grande solitude, Paul Robin se donne la mort en juillet 1912. Le livre de Christiane Demeulenaere-Douyère devrait rendre à ce personnage la place qui lui revient dans l'historiographie des grands précurseurs des débats de notre temps.

Pierre Lenoël

■ Éric Brian

La mesure de l'État. Administrateurs et géomètres au XVIIIe siècle, Paris, Albin Michel, 1994, 462 pages.

Point n'est besoin d'être géomètre ou spécialiste du XVIIIe siècle pour apercevoir l'importance de cette étude. Comme souvent les grands livres, celui-ci est susceptible de multiples niveaux de lecture : il nous offre tout à la fois une biographie intellectuelle de Condorcet – assise sur un examen attentif de ses manuscrits –, une étude d'histoire de la théorie des probabilités et du calcul intégral, une histoire administrative et intellectuelle des dénombrements de la population, une sociologie des rapports entre savants et commis de l'État dans la période pré-révolutionnaire, une réflexion sur la pertinence des statistiques anciennes – dans le registre de ce qu'on commence à appeler vers 1850 «démographie» – et sans doute bien d'autres choses encore.

Adoptant une démarche de type archéologique, Brian cherche le point d'origine du familier, là où précisément toute l'étrangeté de celui-ci apparaît. Il raconte comment a été gagnée de haute lutte la légitimité savante et administrative des dénombrements, il montre aussi comment étaient pensés ensemble dans

Persée creative commons

les mêmes disciplines – la «géométrie», l'«arithmétique politique», les «sciences politiques et morales» – des objets qui ne seront séparés que plus tard : ainsi chez Condorcet, l'«analyse» traite tout naturellement à la fois de calcul différentiel, de probabilités, de la Constitution et du rôle politique des savants. La confusion que souvent les historiens voient dans son œuvre s'ordonne alors, au prix d'un long et passionnant détour par l'étude de la société de son temps.

A chaque étape, l'auteur rend explicite le programme de sa recherche et rend compte de son rapport à l'archive : il s'agit là d'«une histoire dont l'objet procède d'une construction contrôlée par la clarification des hypothèses sociologiques» – formule où tient tout entier, par parenthèse, le projet de *Genèses*. Restituer les sens qu'avaient les savoirs anciens pour ceux qui les énonçaient implique avant tout une vigilance méthodique contre l'anachronisme. D'où, notamment, une constante attention accordée à la matérialité des documents, à leurs modes de diffusion et d'usage, aux «cercles qui en circonscrivent la pertinence». Brian, formé au travail mathématique axiomatisé de notre temps, n'a «discerné que bien lentement le point de vue d'un géomètre du XVIIIe siècle en matière de dénombrement». C'est donc le mouvement, le résultat et les moyens d'une mise à distance que son livre nous restitue.

Pour donner sens aux constructions d'objets anciennes – et, sans doute, le même principe de méthode est-il applicable aux nôtres – le chemin proposé ici est de restituer les découpages du savoir inscrits dans le système des sciences d'alors, et donc dans des institutions scientifiques inséparables des structures de l'État d'Ancien Régime : «la pratique scientifique et son histoire sont intimement mêlées». L'histoire des sciences devient donc sociologie historique de l'État, des espaces sociaux «relativement autonomes» qui constituent le monde savant, des positions et dispositions des individus qui s'y meuvent. De vastes mouvements structurels – «l'inéluctabilité de la crise de la monarchie», les tentatives de réorganisation administrative de la fin de l'Ancien Régime, les difficultés de l'Académie à maintenir son contrôle sur l'essor des publications savantes – peuvent se lire dans un changement des rapports entre administrateurs et géomètres qui redéfinit en profondeur la division du travail d'État. Les sratégies des acteurs dans ces champs en pleine transformation aboutissent à une reformulation des problèmes scientifiques et l'habitus social différencié des savants permet de rendre compte de la variabilité des solutions en compétition. Finalement, des questionnements auparavant strictement administratifs, s'intègrent soudain de plein droit aux recherches savantes et les sciences connaissent des développements qui leur permettront d'assimiler ces nouveaux objets et de bénéficier en retour d'une nouvelle forme de légitimité. On le voit, Brian récuse en pratique comme en principe l'opposition ordinaire des démarches internalistes et externalistes en histoire des sciences. En allant chercher le social au cœur des pratiques scientifiques, il nous donne par exemple de superbes analyses du rapport entre méthodes de calcul, classements d'objets et organisation des institutions scientifiques – ces «classements sédimentés».

Au centre du propos est l'étude de la genèse des dénombrements de population. En s'emparant du problème du nombre des sujets du Royaume que des administrateurs éclairés commençaient à concevoir, les géomètres philosophes pouvaient s'attaquer à la réforme de l'Académie, montrer l'efficacité de leur méthode – l'analyse – et accéder en tant que savants à l'élite parisienne. Cette conjonction a permis non seulement de rendre public le nombre des hommes et des choses – auparavant calculé au seul usage du monarque – mais aussi de lever les obstacles qui empêchaient d'envisager l'individu comme unité du dénombrement, le territoire physique du Royaume comme son espace et la répétition régulière comme sa méthode nécessaire. De nouveaux chiffres en résultèrent, fondés sur de nouvelles méthodes et de nouveaux concepts, comme celui de multiplicateur des naissances, lui-même étroitement lié au renouvellement de la théorie des probabilités. A la question posée aujourd'hui de la validité des résultats des dénombrements du XVIIIe siècle, Brian donne une double réponse. D'abord, la validité des «données» ne peut être appréciée que dans la configuration épistémologique qui a permis de les produire : «le chiffre seul ne dit rien». Ensuite, les catégories qui sont au principe des objectivations passées révèlent sur la société du temps des «faits» que les catégories ultérieures ne nous permettent plus de voir. Par exemple la variabilité locale des mouvements de population – point central des méthodes d'évaluation anciennes – et ses relations avec les faits d'économie politique. Et aussi le paradoxe de la durabilité du déséquilibre des finances d'Ancien Régime : c'est seulement lorsque les catégories par lesquelles il pouvait être perçu ont été élaborées qu'il est devenu fatal à la monarchie. Ce livre donne ainsi amplement matière à s'interroger sur l'opposition entre «réalités» et «représentations» et à juger sur pièces des perspectives ouvertes par un «constructionnisme méthodologique».

Christian Topalov